

CHAPITRE XLIII.

En abordant à l'île Espagnole, Pizarre apprit que Las-Casas, attaqué, d'une maladie que l'on croyoit mortelle, languis soit au bord du tombeau. Il l'alla voir. Gonzalve Davila étoit auprès de lui, & le servoit avec ce zele tendre qu'un fils auroit eu pour son pere.

Le Solitaire, en revoyant Pizarre, se sentit vivement ému. Sur son visage, où étoient peintes la douleur, la foiblesse & la sérénité, se répandit un rayon de joie. "Mon ami, dit-il à Pizarre, en lui tendant la main, je vais le voir ce Dieu qui nous a tous fait naître pour nous aimer mutuellement, pour vivre en paix, nous secourir & nous soulager dans nos peines. Voyez combien l'image de la mort est tranquille & riante pour l'homme simple & doux qui se dit à lui même: Je n'ai jamais fait gémir l'innocent. Voyez avec quelle confiance mes yeux, avant de se fermer, se levent encore

vers le ciel; avec quelle consolation mes bras s'étendent vers mon pere. Il me voit expirant, & il dit: Celui-la fut bien foible, mais il ne fut pas méchant; son sein renferme un cœeur sensible; ses yeux n'ont jamais vu les larmes des malheureux sans y meler des larmes; ces mains" qu'il tend vers moi, il les tendoit de meme vers les infortunés qu'il pouvoit secourir: je serai miséricordieux envers l'homme compâtissant. Ah Pizarre! je vous souhaite une mort semblable a la mienne. Méritez-la en exerçant la justice & l'humanité" .

A cette voix foible & touchante, a ce langage qu'animoit une pieté vive & tendre, a ces regards OU sembloit éclater la dernière étincelle de la vie & du sentiment, Pizarre fut ému; il pressa dans ses mains la main de l'homme juste. "O mon pere, di-t-il, vivez, pour me voir pratiquer ce que votre exemple m'enseigne, ce que m'inspirent vos vertus. Pour vous répondre de moi-meme, j'avois besoin d'etre revetu d'une autorité imposante; je le suis; & j'espere apprendre a ma patrie a conquérir sans opprimer".

Le Solitaire lui demanda des nouvelles de son ami, du vertueux Alonzo. "Il m'a quitté, lui répondit Pizarre avec douleur; il s'est jeté parmi les Sauvages".

"Le Bon jeune homme! dit Las-Casas, illes aima toujours; il est digne d'en etre aimé. Mais dites-moi quel est a leur égard l'esprit de la nouvelle Cour d'Espagne? Elle est partagée, lui dit Pizarre; mais le parti de l'avarice & de la tyrannie est toujours le plus fort. }' ai meme vu dans le Sacerdoce des hommes dévoués a ce parti cruel. Ils s'autorisent de la cause de Dieu, pour conseiller la violence; & ils l'exercent en Espagne avec une rigueur que je n' ai pu voir sans frémir". Alors il lui fit le tableau de cette fete abominable, a laquelle lui-meme il avoit assisté. "Les monstres"! s'écria Las-Casas, avec un sentiment d'horreur si profond, si passionné, qu'il en oublia sa foiblesse. "O mon ami! daignez en croire le témoignage d'une bouche expirante, car les craintes, les espérances, & tous les intérêts humains s'évanouissent devant celui qui ne va plus laisser au monde qu'une poussiere inanimée, & c'est ce moment que je saisis pour rendre gloire a la religion. Vous avez entendu, vous entendrez encore autoriser, au nom du ciel, les plus détestables excès: l'orgueil, l'ambition, la cupidité, la passion insatiable de dominer & d'envahir, ont trouvé dans le sanctuaire, & jusqu'au pied des autels, de laches partisans, de féroces apologistes; & par une bassesse indigne d'un ministere auguste & saint, on a cru devoir se ranger du côté du puissant, du fort et de l'injuste, pour s'assurer de leur appui. Mais mon ami, Dieu est immuable; la vérité l'est comme lui. Ni l'un ni l'autre n'a besoin de la faveur d'une Cour avare & d'une populace avide. Le glaive de la tyrannie, le sceptre de l'iniquité seront réduits en poudre; les tranes meme ne seront plus; & Dieu sera, & la vérité avec lui. J'atteste donc ici ce Dieu, devant lequel je vais paroître, qu'il condamne dans ses Ministres cette honteuse politique, vile esclave des passions: je l'atteste qu'il n'a donné a aucun homme sur la terre le droit de forcer la croyance & d'annoncer sa loi le poignard a la main; que celui qui a créé les ames des Maures & des Indiens, n'a pas besoin de nos tortures pour les changer & les réduire; & que le Dieu qui fait lever le Soleil sur ces régions, y sera luire aussi, quand bon lui semblera, le flambeau de la vérité. Ainsi, toutes les fois que vous verrez des hommes sacrileges remettre le fer & le feu dans les mains des Roi & des Peuples, & puis lever les mains au ciel, & dire: Elles sont innocentes, elles n'ont point versé le sang; fuyez ces fourbes hypocrites. Qu'ils soient bourreaux eux-memes, s'ils

veulent des martyrs. Mais gardez-vous d'attribuer à la religion la dureté, l'orgueil, la cruauté de ses Ministres. La paix, l'indulgence & l'amour, voilà son esprit, son essence. C'est à ce caractère immuable, éternel qu'on la reconnaîtra toujours. Mon ami, je l'ai dit aux Rois, je l'ai dit aux tyrans de l'Inde; & si Dieu prolongeait mes jours, j'irois le dire à ce jeune Monarque dont on égare la raison; je monterois sur ce bûcher où l'on fait périr, dites-vous, tant de malheureuses victimes; & delà je demanderois à ce tribunal sanguinaire, si c'est sur l'autel de l'agneau qu'il a pris ces tisons ardents? Je demanderois à ce Roi, qui l'a rendu le juge des pensées & le tyran des âmes & si ces Prêtres fanatiques ont pu lui conférer un pouvoir qu'ils n'ont pas? lis le renverseroient ce bûcher infernal, ou m'y feroient brûler vivant".

"Homme juste, lui dit Pizarre, calmez-vous; & n'abrégez point des jours qui nous sont précieux. Vous avez assez fait; & ce zèle héroïque va même au-delà des devoirs que vous impose votre état - Mon état! & qui rendra gloire à la religion, si ce n'est son Ministre? Qui la vengera de l'injure qu'un fanatisme atroce lui fait en l'invoquant? Les voilà nos devoirs, sans doute. Tant que les Peuples & les Rois ne mêlent point les intérêts du ciel dans leurs projets d'iniquité, ils peuvent nous fermer la bouche; mais dès qu'ils s'autorisent de la cause de Dieu pour être injustes & cruels, c'est à nous, à travers les lances & les épées, de crier, que Dieu désavoue les crimes commis en son nom. Malheur à nous, si par notre silence on l'en croyoit complice. Hé quoi! le zèle ne saura-t-il jamais qu'opprimer & détruire? La charité, comme la Foi, n'aura-t-elle pas ses martyrs"?

Tandis que Las-Casas, d'une voix ranimée par l'amour de l'humanité, tenoit ce langage à Pizarre, la nuit avoit enveloppé l'île Espagnole de ses ombres; le silence y reugnoit; tout reposoit, jusqu'aux esclaves; on n'entendoit que le bruit des flots, qui se brisoient contre le rivage, avec un murmure plaintif, qui sembloit imiter celui de la nature, opprimée dans ces climats.

Alors on entendit frapper à la porte du Solitaire. Le jeune Davila se leve, va, & revient avec inquiétude; & se penchant sur le-lit de Las-Casas, il le consulte en secret: "Oui, qu'il entre, dit Las-Casas. Pizarre est magnanime; & ce seroit lui faire injure, que de nous méfier de lui. Vous allez voir, lui dit-il, un Cacique, qui, s'étant retiré depuis plus de dix ans dans les montagnes de l'île (*), s'y conduit avec une valeur & une bonté sans exemple. Par lui sa retraite sauvage est devenue inaccessible; & c'est le refuge assuré de tous les Insulaires qui échappent à leurs tyrans. Il a discipliné trois cens hommes pleins de courage, & il les contient dans les bornes d'une défense légitime. Vigilant, actif, plein d'ardeur, & aussi prudent qu'intrépide, il se tient sur ses gardes, & il n'attaque jamais. Il a vu massacrer ses amis, sa famille entière; il a vu brûler vifs son père & son aïeul (**); & s'il lui tombe entre les mains un des bourreaux de sa patrie, il le désarme & le renvoie: son ennemi le plus cruel, dès qu'il est pris vivant, est assuré de son salut: il ne voit plus en lui qu'un homme. Heureusement, & pour la gloire de la religion, il est Chrétien. J'ai eu le bonheur de l'instruire; il s'en souvient; il m'aime tendrement. Il a su que j'étois malade; & vous voyez à quels dangers il s'est exposé pour me voir".

(*) Les montagnes de Baoruco.

(**) A Xaragua, sous le gouvernement d'Ovando.

Barthelemi achevoit à peine, lorsque le jeune Davila revint, suivi du Cacique, qu'une Indienne accompagnoit. Henri, (c'étoit le nom de ce Héros Sauvage) se précipite avec transport sur le lit de Las-Casas, & lui baisant mille fois les mains avec un attendrissement inexprimable: "O mon père, dit-il, mon père! je te revois. Qu'il me tardoit! Mais je te revois souffrant; & ta main brûle sous mes levres! Mes freres, tes enfans, allarmés de ton mal, sont venus affliger mon ame. Je n'ai pu résister à l'impatience de te voir. Si j'étois pris, je sais ce qui m'attend; mais j'ai voulu m'y exposer pour venir embrasser mon pere. Ecoute, ajouta le Sauvage, en soulevant sa tête, ils disent que tu es attaqué d'une maladie à laquelle le lait de femme est salutaire. Je t'amene ici ma compagne. Elle a perdu son enfant; elle a pleuré sur lui; elle a baigné du lait de ses mamelles la poussiere qui le couvre; il ne lui demande plus rien. La voilà. Viens, ma femme, & présente à mon pere ces deux sources de la santé. Je donnerois pour lui ma vie; & si tu prolonges la sienne; je chérirai jusqu'au dernier soupir le sein qui l'aura allaité".

Barthelemi, les yeux attachés sur Pizarre, jouissoit de l'impression que faisoit sur le cœur du Castillan la bonté du Cacique; le jeune Davila, présent, versoit de douces larmes; & l'Indienne, d'une beauté céleste, & d'une modestie encore plus ravissante, regardant Las-Casas d'un œil respectueux & tendre, n'attendoit qu'un mot de sa bouche pour y porter son chaste sein.

Las-Casas, pénétré jusqu'au fond de l'ame, voulut refuser ce secours. "Ah, cruel! s'écria le Cacique, dis-nous donc, si tu veux mourir, quel est l'ami que tu nous laisses. Tu le sais, nous n'avons que toi pour consolation, pour espoir. Si tu nous aimes, si tu nous plains, & si je te suis cher moi-même, accorde-moi ce que je viens te demander, au péril de ma tête, au milieu de mes ennemis. Viens, ma femme, embrasse mon pere; & que ton sein force sa bouche à y puiser la vie". En achevant ces mots, il prend sa femme dans ses bras, & l'ayant fait pencher sur le lit de Las-Casas: "Adieu, mon pere, lui dit-il. Je laisse auprès de toi la moitié de moi-même; & je ne veux la revoir que lorsqu'elle t'aura rendu à la vie & à notre amour".

Cette jeune & belle Indienne, à genoux devant Las-Casas, lui dit à son tour: "Que crains-tu, homme de paix & de douceur? Ne suis-je pas ta fille? n'es-tu pas notre pere? Mon bien-aimé me l'a tant dit! Il donneroit pour toi son sang. Moi, je t'offre mon lait. Daigne puiser la vie dans ce sein que tu as fait tressaillir tant de fois, lorsqu'on me racontoit les prodiges de ta bonté".

Trop attendri pour rejeter une priere si touchante, trop vertueux pour rougir d'y céder, le Solitaire, avec la même innocence que le bienfait lui étoit offert, le reçut; il permit à la jeune Indienne de ne plus s'éloigner de lui; & ce fut à la piété de Henri & de sa compagne, que la terre dut le bonheur de posséder encore long-temps cet homme juste.

"Ange tutélaire de ce Nouveau Monde, lui dit Pizarre, que vous êtes heureux d'y régner ainsi sur les cœurs! D'autres auront subjugué l'Inde; mais vous seul vous l'aurez soumise par l'ascendant de la vertu".

L'attendrissement du jeune Davila le fit remarquer de Pizarre; & Las-Casas le lui nomma. "Fils d'un pere trop ennemi des Indiens, lui dit Pizarre, vous voyez des exemples bien differens du sien" ! Il lui apprit que l'Empereur l'avoit recommandé à

lui, & qu'il étoit destiné à le suivre. Mais Gonzalve, dans ce moment, ne pouvoit se résoudre à se séparer de Las-Casas.

"Mon ami, lui dit le Solitaire, votre'devoir est d'obéir. J'aimerois mieux vous voir obscur que de vous savoir coupable. Mais la confiance que Pizarre m'inspire adoucit mes regrets, & modere mes craintes. Je vous conseille de le suivre, & vous invite à l'imiter. Venez me voir encore demain: j'écrirai à mon cher Alonzo; je vous chargerai de ma lettre; & si Pizarre peut savoir où ce bon jeune homme respire, il la lui fera parvenir".

En écrivant cette lettre fatale, qui lui eût dit qu'il alloit signer la ruine des Indiens!

LOS INCAS,

ó

LA DESTRUCCION DEL IMPERIO DEL PERU

POR MARMONTEL.

EDICION HCHA CON EL MAYOR ESMERO Y CORRECCION,

A VISTA DE LA PUBLICADA EN PARIS.

P. D. F. de C.

Antiguo oficial-general, autor del Diario erudito de Lima, del Telégrafo de Buenos-Aires, y de la Gramática Sinéptica; director principal de la nueva oficina de interpretación general de lenguas, etc.

ÚLTIMA EDICION

TOMO II

BARCELONA,

IMPRENTA DE JUAN OLIVERES,

CALLE DE ESCUDELLERS, No. 25

1857

CAPÍTULO XLIII.

AL LLEGAR A SANTO DOMINGO, PIZARRO ENCUENTRA A LAS CASAS, ACOMETIDO DE UNA ENFERMEDAD QUE SE CREE MORTAL. -NUEVA MUESTRA DEL AMOR DE LOS INDIOS POR LAS CASAS, DE LA CUAL ES TESTIGO PIZARRO.

Al llegar á la isla Española, adquiere Pizarro la noticia de que Las Casas, acometido de una enfermedad que se creía mortal, se hallaba en un estado de languidez á las puertas del sepulcro; fué á verle. Gonzalo Davila estaba al lado del respetable sacerdote, sirviéndole con aquel zelo tierno que tuviera un hijo por su padre.

El solitario, al ver á Pizarro, se sintió vivamente conmovido; sobre su rostro, en que se hallaban pintados el dolor, la flaqueza y la serenidad, derramóse un rayo de alegría. Amigo mio, dijo á Pizarro, tendiéndole la mano, voy á ver á aquel Dios que nos crió á todos para amarnos mutuamente, para vivir en paz, socorrernos y aliviarnos en nuestros trabajos. Contempla cuanto la imagen de la muerte es tranquila y risueña para el hombre sencillo y dulce que se dice á sí mismo: Yo no he hecho nunca gemir al inocente. Mira con que confianza mis ojos, antes de cerrarse á la luz, se levantan aun hácia el cielo; con que consuelo mis brazos se estienden tambien hácia mi padre. El me ve moribundo, y dice: Ese hombre fué bien débil, mas nunca fué malo; su pecho encierra un corazon sensible; sus ojos nunca vieron las lágrimas de los infelices sin mezclar las suyas con ellas; sus manos, que él tiende hácia mí, él las tendía igualmente hácia los desventurados á quienes podia socorrer: yo seré misericordioso para con el hombre compasivo. ¡Ah! Pizarro yo te deseo una muerte semejante á la mia. Procura merecerla, ejerciendo la justicia y la humanidad. .

A esta voz débil y lastimosa, á este lenguaje animado por una piedad viva y tierna, á aquellas miradas en que parecia resplandecer la última centella de la vida y del sentimiento, Pizarro se conmovió, estrechó con sus manos las del hombre justo, y le dijo: ¡O padre mio! vivid para verme practicar lo que me enseña vuestro ejemplo é inspiran vuestras virtudes. Para responderos de mí mismo, necesitaba hallarme revestido de una autoridad capaz de imponer respeto; lo estoy ahora, y espero enseñar á mi patria á conquistar sin oprimir.

Pidióle el solitario noticias de su amigo y virtuoso Alonso. El me dejó, le respondió con dolor, y fué á echarse entre los salvages.

¡Buen jóven! dijo Las Casas; él les amó siempre, y es digno de que ellos le amen. Pero dime, ¿cual es con respecto á ellos el espíritu de la nueva corte de España? Ella está dividida, le respondió Pizarro; mas el partido de la avaricia y de la tiranía es siempre el mas fuerte; en el sacerdocio mismo he visto hombres devotos á este partido cruel. Ellos se autorizan con la causa de Dios para aconsejar la violencia, y aun la ejercitan en España con un rigorismo que no he podido ver sin estremecerme. Entonces le hizo una pintura de aquella fiesta abominable á la cual habia asistido él mismo. - ¡Monstruos! exclamó Las Casas con un sentimiento de horror tan profundo que olvidó su debilidad. O amigo mio, dignate de creer en el testimonio de una lengua que espira, pues los temores, las esperanzas y todos los intereses humanos se desvanecen delante de quien no va á dejar en el mundo sino un polvo exánime, y este es el momento que yo escojo para dar gloria á la religion. Has oido y oirás todavía abominables escesos; el orgullo, la ambicion, la avaricia, la pasion insaciable de dominar é invadir, han hallado en el santuario, y hasta al pié de los altares, cobardes partidarios y apológistas feroces; y por una bajeza indigna de un ministerio augusto y santo, se ha creído deber colocarse al lado del poderoso, del fuerte y del injusto, para asegurarse de su apoyo. Pero, amigo mio, Dios es inmutable, y la verdad lo es como él; ni él, ni esta necesitan del favor de una corte avarienta, ni del favor de un pueblo codicioso. La cuchilla de la tiranía, el cetro de la iniquidad serán reducidos á cenizas; los tronos mismos se acabarán, y Dios existirá y la verdad con él. Yo atestiguo pues aquí, por ese Dios ante el cual voy á comparecer, que él condena en sus ministros esa vergonzosa política, vil esclava de las pasiones; atestiguo que él no ha dado á ningun hombre en la tierra el derecho de forzar la creencia, y anunciar su ley con el puñal en la mano; que el que ha criado las almas de los moros y de los indios no necesita de nuestros tormentos para mudarles y reducirles, y que el Dios que hace amanecer el sol sobre estas regiones hará brillar tambien en ellas, cuando mejor le parezca, la luz de la verdad. Así pues, todas las veces que veas á hombres sacrílegos poner el fuego en manos de los reyes y de los pueblos, y luego levantar las suyas al cielo, y decir: las nuestras son inocentes, ellas no han derramado la sangre, huye de esos hipócritas embusteros; son ellos mismos los verdugos; pero guárdate de atribuir á la religion la dureza, el orgullo y la crueldad de sus ministros. La paz, la indulgencia y el amor, hé aquí su espíritu y su esencia; bajo este carácter inmutable y eterno se la conocerá siempre. Amigo mio, yo lo he dicho á los reyes, lo he dicho á los tiranos de la India; y si Dios prolongase mis dias iria á decirlo á aquel jóven monarca, cuya razon se estravía; yo subiria sobre la hoguera en que hacen perecer, segun tu dices, tantas víctimas infelices; y de allí, yo pediría á ese tribunal sanguinario, si esos tizones ardientes los ha tomado en el altar del cordero. Yo preguntaria á ese rey quien le ha hecho el juez de los pensamientos y el tirano de las almas, y si esos sacerdotes fanáticos han podido conferirle un poder que ellos mismos no tienen. Ellos destruirian esa hoguera infernal, ó me harian arder en ella vivo.

Hombre justo, le dijo Pizarro, calmaos, y no abrevieis unos dias que nos son preciosos; bastante habeis hecho, y ese zelo heróico va aun mas allá de los deberes que os impone vuestro estado. - ¡Mi estado! ¿y quien dará gloria á la religion sino son sus ministros? ¿quien la vengará de la injuria que un fanatismo atroz la hace invocándola? Hé aqui nuestros deberes. Mientras los pueblos y los reyes no mezclan los intereses del

cielo á sus proyectos de iniquidad, ellos pueden taparnos la boca; pero desde el punto que se autorizan de la causa de Dios, para ser injustos y crueles, á nosotros toca el gritar, entre las lanzas y espadas, que Dios desapruera los delitos cometidos en su nombre. Desdichados nosotros si, por nuestro silencio, se le creyese cómplice en ellos. ¡Y que! ¿el zelo no sabrá jamas otra cosa que oprimir y destruir? La caridad, como la fé, no tendrá sus mártires?-

En tanto que Las Casas, con una voz reanimada por el amor de la humanidad, tenia á Pizarro este lenguaje, la noche habia envuelto á la isla Española con sus sombras, el silencio reinaba en ella, todo reposaba: no se oía sino el bramido de las olas que se estrellaban contra las rocas, revolviéndose desechas con murmullo lastimoso, y como imitando el de la naturaleza oprimida en aquellos climas.

Oyóse entónces llamar á la puerta del solitario. El jóven Davila se levanta, va, y vuelve con desasosiego; reclinase sobre el lecho de Las Casas, y consúltale en secreto:

Sí, que entre, dijo Las Casas; Pizarro es magnánimo, y seria hacerle injuria el desconfiar de él. Vas á ver, le dijo, á un cacique que, habiéndose retirado desde mas de diez años á las montañas de la isla⁽¹⁾, se conduce en ellas con un valor y una bondad sin ejemplo. Por él su retiro agreste se ha hecho inaccesible, y este es el refugio seguro de todos los insulares que se escapan de sus tiranos. El ha disciplinado á trescientos hombres llenos de valor, y les contiene en los límites de una defensa legítima. Vigilante, activo, ardoroso, y tan prudente como intrépido, se mantiene en su puesto, y no acomete nunca. El ha visto asesinar á sus amigos, á su familia entera; ha visto quemar vivos á su padre y á su abuelo⁽²⁾, y si le cae en las manos uno de los verdugos de su patria, le desarma y le devuelve: su enemigo mas cruel, si es tomado vivo, tiene su salvacion segura, pues ya no se vé en él sino á un hombre. Felizmente en gloria de la religion, el tal cacique es cristiano; yo he tenido la dicha de instruirle; él se acuerda de ello, y me ama tiernamente. Ha sabido que yo estoy malo, y figúrate tú á que peligros se ha espuesto para verme.

Apenas Bartolomé acababa su discurso, cuando el jóven Davila volvió seguido del cacique y de una india que le acompañaba. Enrique (así se llamaba el héroe salvaje) se precipita enagenado sobre el lecho de Las Casas, y besándole mil veces la mano con una ternura imponderable: O padre mio, le dijo, yo te vuelvo á ver. ¡Se me hacia un siglo! Mas yo te veo doliente, y tu mano arde bajo mis lábios. Mis hermanos, tus hijos alarmados de tu mal, han venido á afligir mi alma; yo no he podido resistir á la impaciencia de verte. Si me cogiesen, bien sé lo que me sucederia; mas yo he querido esponerme á ello por venir á abrazar á mi padre. Oyeme, añadió el salvaje levantando su cabeza; me han dicho que tu estás acometido por una enfermedad para la cual es muy saludable la leche de muger, y yo te traigo aquí á mi compañera. Ella ha perdido á su niño, que le ha costado muchas lágrimas; ella ha bañado con la leche el polvo que le cubre, y ya él no le pide nada. Véla sus pechos aquí. Ven, muger, y presenta á nuestro padre esos dos manantiales de la vida. Yo daria la mia por él, y si tú prolongas la suya, yo idolatraré, hasta mi último aliento, el seno que le habrá salvado.

(1) Las montañas de Bauruco.

(2) Xaragua, bajo el gobierno de Ovando.

Bartolomé, fijando sus ojos en Pizarro, gozaba de la impresión que hacía sobre el corazón del castellano la bondad del cacique; el joven Davila vertía dulces lágrimas; y la india, cuya hermosura era celestial, y la modesta hechicera, mirando á Las Casas con ojos respetuosos y tiernos, no aguardaba sino una palabra de su boca, para acercarse á él su casto seno.

Las Casas, conmovido hasta en el fondo de su corazón, quiso negarse á aquel socorro. ¡Ah cruel! exclamó el cacique, dínos pues, si tú quieres morir, ¿cual es el amigo que tú nos dejas? Bien sabes que solo eres nuestro consuelo y nuestra esperanza. Si tú nos amas, si nos compadeces, y si yo mismo te soy querido, concédeme lo que vengo á pedirte á riesgo de mi cabeza, en medio de mis enemigos. Ven, muger, abraza á nuestro padre, y que tu pecho obligue su boca á sacar de él la vida. Acabando estas palabras, toma en sus brazos á su muger, y haciéndola inclinar sobre el lecho de Las Casas: Adios, padre mio; yo dejo contigo á la mitad de mi mismo, yo no quiero verla sino cuando te haya restituido á la vida y á nuestro amor.

La joven hermosa india, arrodillada ante Las Casas, le dice á su turno: ¿que es lo que temes, hombre de paz y de dulzura? ¿no soy yo hija tuya? ¿no eres tú nuestro padre? ¡Mi querido esposo me lo ha dicho tantas veces! El daría su sangre por tí; yo te ofrezco mi leche. Dígnate de sacar de ella la vida en este pecho, que tú has conmovido tantas veces y tan vivamente, siempre que se me contaban los prodigios de tu bondad.

Sumamente enternecido para desechar una súplica tan afectuosa, harto virtuoso para sonrojarse de ceder, el solitario, con la misma inocencia que le era ofrecido el beneficio, recibióle; permitió á la joven india que no se alejase de él; y á la piedad de Enrique y de su compañera, debió la tierra la felicidad de poseer todavía mas tiempo á aquel varon justo.

Angel tutelar de este nuevo mundo, díjole Pizarro, ¡cuan feliz eres de reinar sobre los corazones! Otros habrán subyugado la India; mas tú solo la has sometido por el ascendiente de tu virtud.

El enternecimiento del joven Davila le hizo notar de Pizarro, y Las Casas se lo nombró. -Hijo de un padre demasiado enemigo de los Incas, díjole Pizarro, vé aquí unos ejemplos bien diferentes del suyo. El le anunció que el emperador se lo habia recomendado, y que estaba destinado á seguirle. Pero Gonzalo en aquel momento no podia resolverse á separarse de Las Casas.

Amigo mio, le dijo el solitario, tu deber es el de obedecer; yo quisiera mas verte obscuro que culpable. Pero la confianza que me inspira Pizarro mitiga mi sentimiento de los pasados males y modera mis temores. Yo te aconsejo que le sigas, y te convido á imitarle. Ven á verme todavía mañana: yo escribiré á mi querido Alonso, y te encargaré de mi carta; y si Pizarro puede saber en donde respira este buen joven, él la hará llegar á sus manos.

Cuando escribía esta carta fatal, ¡quien le hubiera dicho que iba á firmar la ruina de los indios!